

isabelle csupor

Robert Castel et Claudine Haroche (2001), *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Ed. Fayard, 216 p.

«Lorsqu'on n'a pas d'autres ressources, il faut payer de sa propre personne» (Robert Castel)

Comme le souligne Robert Castel, «la société n'a jamais été autant que maintenant une 'société d'individus' : «(...) Un trait dominant des sociétés contemporaines tient au fait qu'elles sont de part en part traversées par ces puissantes dynamiques d'individualisation dont la raison de fond est à chercher dans la mutation du capitalisme actuel qui fait de la mobilité l'impératif catégorique de son expansion, à charge pour les individus de s'y prêter quel qu'en soit le prix. De sorte que l'une des questions centrales posées est celle du statut de l'individu mobile» (pp. 204-205).

C'est sous la forme d'entretiens que les deux auteurs proposent leur analyse sociologique de la construction de l'individu moderne. Pourtant, même si Haroche livre bon nombre de réflexions et apports au cours de ce dialogue, l'ouvrage reflète bien plus l'analyse que Castel porte sur la nature et les transformations des supports nécessaires pour exister, être reconnu en tant qu'individu et accéder à la «propriété de soi». Précisons toutefois (ce qui peut peut-être expliquer l'impression d'une certaine asymétrie dans le dialogue) que cet ouvrage s'inscrit dans le prolongement du célèbre livre de Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, paru en 1995.

Globalement, l'ouvrage se structure de la manière suivante : dans un premier entretien, les auteurs évoquent la question de *l'individu propriétaire* en faisant référence à la propriété privée. Dans un deuxième temps, ils abordent celle de la réhabilitation des non-propriétaires par l'essor de la propriété sociale. Puis, après nous avoir livré leurs réflexions sur *l'individu par défaut*, conçu comme un nouveau type d'individualité issu de l'effritement de la société salariale, ils interrogent, dans un quatrième entretien, la question de la méthodologie que chacun pri-

vilégie pour aborder cet objet que représente *l'individu moderne*.

En montrant la nécessité de problématiser les questions contemporaines sous un angle généalogique qui est celui du long terme, Castel cherche à faire éclater les compartimentages disciplinaires usuellement utilisés pour les traiter, et privilégie l'analyse du rapport entre les marges de la vie sociale et son centre à travers l'interrogation portée sur la cohésion sociale. En effet, «il y a là une sorte d'effet boomerang par lequel les problèmes posés par les populations qui échouent aux bordures d'une formation sociale font retour vers son centre» (Castel, 1995 : 21).

Alors que Haroche rebondit régulièrement sur la dimension psychologique ou intersubjective, les sentiments, et en particulier les sentiments moraux à l'œuvre dans l'activité d'appropriation - c'est là, l'orientation majeure de ses interventions - Castel, lui, met clairement l'accent sur les conditions objectives de possibilités et les supports sociaux nécessaires pour advenir en tant qu'individu. «Parler de support en ce sens, c'est parler de 'ressources' ou de 'capitaux' au sens de Bourdieu ; c'est la capacité de disposer de réserves qui peuvent être de type relationnel, culturel, économique, etc., et qui sont les assises sur lesquelles peut s'appuyer la possibilité de développer des stratégies individuelles.» (p. 30)

L'individu propriétaire

C'est chez John Locke, dans son *Second Traité sur le gouvernement* (1689), que les auteurs trouvent les prémises d'une théorie de l'individu moderne, car sa conceptualisation de l'individu laisse déjà apparaître la nécessité de s'appuyer sur le socle de la *propriété privée* pour exister en tant qu'individu. Comme le dit le philosophe, cité par Castel, «l'homme est maître de lui-même et propriétaire de sa propre personne et des actions et du travail de cette même personne» (p. 14). C'est donc «un individu qui peut se déterminer lui-même à partir du moment où il est capable de s'approprier la nature par son travail» (p. 15), ce qui pose comme indissociable le lien entre *propriété de soi* et *propriété de biens*. La propriété privée, dans cette conception, ne se réduit pas à la possession de biens matériels, mais constitue

notes de lecture

bien plus «le résultat d'un processus d'appropriation, le fruit d'un travail» (p. 28). Locke avait donc déjà perçu que cette appropriation peut permettre à un individu de se dégager de la dépendance à laquelle il est assujéti (comme dans le droit féodal par exemple).

En croisant les réflexions de Louis Dumont (1966, 1977 et 1983) portant sur le passage d'une société holiste à une société individualiste, et les analyses politiques de Marcel Gauchet (1983) concernant le processus de sécularisation (qui font tous deux remonter ces processus au XVIIe siècle), Castel dégage un élément central dans ce double phénomène : la question du travail. «Désormais, l'individu peut se construire à travers son rapport aux choses, en s'appropriant puis en transformant la nature, au lieu d'être défini à partir des rapports de dépendance et d'interdépendance qu'il entretenait dans une société 'holiste'» (p. 26).

Bien que la Déclaration des droits de l'homme de 1789 pose, dans son article 17, le droit à la propriété comme un droit inaliénable, inviolable et sacré, dans les faits, la majorité des citoyens en est exclue. Ainsi métamorphosée, la question des conditions nécessaires pour devenir un citoyen socialement reconnu dans l'usage de ses droits, ne va cesser de se poser. Outre la proclamation de la Liberté, de la Fraternité et de l'Egalité pour tous, la Révolution française instaure en fait un système dans lequel la classe des non-proprétaires n'accède pas à une citoyenneté socialement reconnue. Cette classe de non-proprétaires se voit alors instrumentalisée dans son corps, et dans l'incapacité de développer des stratégies, sinon celle qui consiste à donner lorsqu'on ne possède aucune réserve «ce que l'on doit extraire de son propre corps» (p. 67), dans l'immédiateté des besoins quotidiens essentiels à la survie biologique. Cette aporie atteint son paroxysme dans la problématique du paupérisme au XIXe siècle, qui révèle «une nouvelle misère de masse attachée à l'industrialisation, c'est-à-dire au développement même de la richesse de la société qui réalisait de fantastiques 'gains de productivité' (...) et qui en même temps invalidait les travailleurs à l'origine de cette richesse» (p. 56).

La réhabilitation des non-proprétaires

Le principe de séparation de la propriété et du travail aura des conséquences sociales très importantes, notamment sur le développement du salariat, autour duquel vient se greffer l'émergence de la *propriété sociale*, qui constitue un moment essentiel dans la généalogie de l'individu moderne, à partir de la fin du XIXe siècle. Cette analyse permet à Castel de préciser sa définition du *social*, qu'il considère comme cet entre-deux entre le politico-juridique et l'économique, destiné à conférer, dans des liens d'interdépendance, une place, une reconnaissance et une parole à chaque individualité en la reliant à l'ensemble. Le *social* consiste donc en un système de régulations non marchandes mises en place pour colmater ce hiatus entre économique et juridico-politique.

Ainsi, «la propriété sociale est une sorte de moyen terme qui inclut la protection sociale, le logement social, les services publics, un ensemble de biens collectifs fournis par la société et mis à disposition des non-proprétaires pour leur assurer un minimum de ressources, leur permettre d'échapper à la misère, à la dépendance et à la déchéance sociale» (pp. 76-77). Ces mesures constituent l'ossature de ce que l'on appellera plus tard l'Etat-providence et elles reposent principalement sur le développement d'un gouvernement national centralisé et une instauration de plus en plus massive du salariat. Cette institutionnalisation du collectif qui prédomine depuis lors pose les bases nouvelles de la solidarité sociale. On assiste alors à une formidable réhabilitation de la classe des non-proprétaires par un report des supports de la propriété privée sur la propriété sociale qui, elle, devient susceptible de conférer aux individus non propriétaires, la possibilité d'être *propriétaires de soi*.

L'émergence de cette société salariale sans précédent, que les auteurs définissent comme un continuum différencié de positions, pose la question des inégalités sociales. En effet : «pour qu'il y ait conscience des inégalités, il faut qu'il y ait comparabilité des situations, que les individus n'habitent pas des univers sociaux tout différents comme le maître et l'esclave, le seigneur et le serf, ou même le pro-

notes de lecture

létaire et le patron. On conçoit donc que c'est dans la société salariale, qui permet une sorte de comparatisme généralisé des positions sociales, que la question des inégalités se pose de manière particulièrement aiguë» (pp. 89-90). Durant les Trente Glorieuses, malgré l'élévation générale des revenus et des conditions de vie, la distance entre les positions demeure constante et les inégalités entre les différentes catégories sociales n'ont guère été réduites.

Individus par défaut

Depuis un quart de siècle, tous les supports collectifs se fragilisent sous l'effet des transformations du monde du travail et de plus en plus de personnes échappent à ces supports, devenant de ce fait des *individus par défaut*. Comme exemple de cette nouvelle forme d'*individualité négative* qui apparaît, Castel évoque les jeunes qui galèrent¹, les chômeurs de longue durée, les désaffiliés.

Au cœur de cette dynamique des inégalités se loge la problématique de la responsabilité chez l'individu moderne. En effet, c'est le rapport que l'individu entretient avec lui-même qui est au cœur de la construction de l'individu moderne à travers le report de la responsabilité dans le for intérieur de chacun. Lorsque les inégalités provenaient d'un extérieur, l'individu ne pouvait être tenu pour responsable de la position subalterne qu'il occupait. Or, comme le souligne clairement Castel, «en posant le principe de l'égalité entre les individus, en particulier sous la forme de l'égalité des chances, les sociétés démocratiques individualisent l'inégalité : si le jeu est ouvert et que tout le monde peut concourir et être classé selon son mérite, l'échec est imputable à l'individu lui-même. Il en résulte que les inégalités peuvent être vécues non seulement comme des injustices (on ne m'a pas donné ma chance), mais plus douloureusement comme des situations traumatisantes pouvant conduire à se remettre soi-même en question (j'avais mes chances comme tout le monde, mais je n'ai pas su les saisir)» (p. 93). Comme le relève Castel, ce report de la responsabilité dans le for intérieur de chacun fait entre autre référence à l'histoire de l'individu fatigué d'être soi² que décrit avec pertinence Alain Ehrenberg.

Ainsi, Castel distingue les formes de la précarité, avant et après les protections sociales fournies par l'Etat-Providence. «Cette distinction paraît essentielle pour comprendre ce qu'il y a d'inédit dans la situation actuelle : ce n'est pas l'avènement de la précarité en tant que telle, mais d'une forme nouvelle de précarité qui s'installe après la mise en place de régimes de protections qui avaient jugulé la précarité antérieure» (p. 110). Castel qualifie d'*hyper-problématique* cette individualité négative émergente, qui concerne tous ces individus qui ne sont pas couverts par les protections collectives. La *métamorphose* - entendue comme une dialectique du même et du différent - opère dès lors dans le sens où «il y a des gagnants, mais également beaucoup de perdants au jeu des recompositions en cours, et l'exigence généralisée d'individualisation des tâches, des performances, des carrières, reclive deux manières contraires de se retrouver un individu comme au temps de l'opposition entre propriétaires et non-propriétaires» (p. 122).

Rediscutant les types de personnalités mis en évidence par Marcel Gauchet (1998) (personnalités traditionnelle, moderne et hyper-moderne), les auteurs reprennent ses propos sur la personnalité hyper-moderne qui «aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société, le premier individu à pouvoir se permettre, de par l'évolution même de la société, d'ignorer qu'il est en société» (pp. 129-130). Ce sont donc des individus qui ignorent la précédence du social. En somme, il existerait deux types d'individus déconnectés, détachés, mais pas pour les mêmes raisons : d'une part un individu par défaut d'appartenances, désaffilié ou sans supports, et d'autre part, un individu détaché du social par excès de subjectivité, par détachement symbolique et cognitif d'appartenance à un tout social. Dans ces transformations des rapports que l'individu entretient avec le monde qui l'entoure,

¹ Il reprend là l'expression utilisée par F. Dubet, (1985) dans l'analyse qu'il a faite des jeunes des banlieues françaises et belges.

² L'auteur y analyse le passage de la névrose (pathologie de la faute) à la dépression (pathologie de l'insuffisance), la première entendue comme forme dominante de pathologie mentale dans une société disciplinaire et la seconde, dans une société d'individus. Voir A. Ehrenberg (1998).

notes de lecture

Castel propose «d'analyser les formes nouvelles que prennent aujourd'hui les contraintes économiques et sociales» (p. 148) qui n'ont de loin pas disparu, même si elles sont moins visibles (donc plus illisibles). A cela, Claudine Haroche ajoute qu'il faut également tenir compte des nouvelles formes d'économie psychique de l'individu qui sont encouragées par ces conditions sociales inédites.

Cet ouvrage a le mérite d'interroger les nouvelles formes d'individualité et de solidarité qui constituent les propriétés sociales, et qui sont plus ou moins susceptibles de maîtriser l'individualisation négative qu'elles produisent. Il a également l'avantage de poser cette question dans une perspective socio-historique matérialiste, mais qui s'efforce par ailleurs de rendre compte de la charge du vécu qu'il y a derrière les situations de vulnérabilité et de fragilité sociales.

Cette double approche sous forme d'entretiens et de contributions d'auteurs d'horizons et d'orientations distinctes permet d'approcher l'objet dans une dimension plus complexe. On pourrait toutefois faire le reproche du déséquilibre entre les auteurs. Si la place prépondérante est octroyée à Castel, on reste un peu sur sa faim quant au point de vue de Haroche qui discute les thèses de ce dernier et l'interpelle sur certains points, mais ne met que peu en lumière sa propre analyse de la construction de l'individu moderne. Plus sensible aux apports théoriques formulés entre autres par Norbert Elias sur la dimension subjective à l'œuvre dans les phénomènes sociaux, elle se contente de compléter les propos de Castel en rappelant la nécessité de prendre également en considération les éléments relevant de la psychogenèse et de l'économie psychique. Dès lors, le dialogue semble parfois entériner une querelle méthodologique peu productive et sans grand fondement (qui pose de manière antagoniste le social et l'individuel) plutôt que de suivre la ligne pourtant défendue par les deux auteurs qui vise à intégrer ces facettes complémentaires et indissociables d'une même réalité.

Isabelle Csupor
isabelle.csupor@ge-ariane.ch

Références

- Castel R. (1995), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.
- Dubé F. (1985), *La galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard.
- Dumont L. (1966), *Homo hierarchicus*, Paris, Gallimard.
- Dumont L. (1977), *Homo aequalis*, Paris, Gallimard.
- Dumont L. (1983), *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil.
- Ehrenberg A. (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob.
- Gauchet M. (1983), *Le désenchantement du monde*, Paris, Seuil.
- Gauchet M. (1998), «Essai de psychologie contemporaine. Un nouvel âge de la personnalité» in *Le Débat*, n° 99.